

Revisiter les savoir situés : objectivités et monde coyote

Communication de Benedikte Zitouni, le 13 novembre 2017 à l'Université de Liège, dans le cadre du séminaire sur les *Arts situés*, en prévision de l'ouverture prochaine du Musée du même nom à Liège.

Vous m'avez invitée afin de revenir sur une communication que j'ai faite le 30 novembre 2010, il y a sept ans donc. Il s'agissait alors pour moi de présenter la notion des « savoirs situés » élaborée par Donna Haraway dans un texte paru en 1988, à des étudiant.e.s inscrit.e.s au Master des narrations spéculatives à l'ERG – Ecole de Recherche Graphique¹. L'idée étant que les savoirs situés reconnaissent l'importance de la fabulation et de la spéculation dans la recherche, et qu'il serait intéressant pour les étudiant.e.s d'en savoir plus. Tels étaient les termes de l'invitation lancée par Fabrizio Terranova (qui est maintenant connu pour avoir réalisé le film *Donna Haraway: Story Telling for Earthly Survival*, sorti en 2016).

Depuis lors, je suis devenue une praticienne des savoirs situés plus affirmée, nourrie des écrits et des luttes écoféministes entre autres. Depuis lors, les savoirs situés sont devenus des termes plus usités ; sans que pour autant la dimension fabulatrice en soit reconnue. J'y reviendrai. Plus généralement, je ne peux pas m'empêcher de regretter la légèreté et la facilité avec lesquelles les chercheur.e.s et les militant.e.s féministes et/ou critiques, le plus souvent francophones, se réclament des « savoirs situés » aujourd'hui. Je m'inquiète de la façon dont nous sommes en train d'appauvrir la notion et j'aimerais défendre une version plus *indéterminée* et plus *joyeuse* des savoirs situés². Je voudrais rappeler à l'attention quelques ingrédients forts des savoirs situés qui semblent passer à la trappe.

Je vais procéder en trois temps. Tout d'abord, j'exposerai la signification des savoirs situés aujourd'hui c'est-à-dire ce que ces termes en sont venus à signifier pour les chercheur.e.s et les militant.e.s féministes et/ou critiques dans le contexte belgo-français. Puis, à partir de ma présentation de 2010, publiée en 2012, j'exposerai trois ingrédients souvent oubliés et qui font pourtant l'originalité des savoirs situés. Finalement, j'aborderai la figure du Coyote que Haraway convoque dans son texte de 1988 et qui, selon elle, qualifie le monde auquel on a affaire. Le monde est coyote. Il est rusé et plein d'humour. Le récit qu'on en fait doit en rendre compte. J'explorerai cette proposition en utilisant un texte de l'historienne et militante Rebecca Solnit.

Affaire de positionnement et d'explicitation

Tels que j'en entends parler à des colloques ou séminaires, tels qu'il en est débattu sur internet, il apparaît que les termes « savoirs situés » désignent avant toutes choses une exigence. La chercheuse et/ou militante doit préciser *d'où* elle parle c'est-à-dire : avec quel *privilege* et à partir de quelle *expérience* elle parle, tout en rendant compte de la situation *dans* laquelle elle parle. L'expérience joue un rôle fondamental dans les arguments avancés parce qu'elle est à la fois

vecteur d'ancrage (l'expérience permet de situer la chercheuse) et vecteur de découverte (l'expérience permet à la chercheuse d'entrevoir d'autres dimensions de la réalité). Les savoirs situés désignent donc cette exigence qui consiste (1) à expliciter la situation ayant donné lieu à une production de discours, académique, militant, *et* (2) à reconnaître que cette explicitation est à la fois une nécessité éthique et politique (nous ne voulons pas parler à la place des autres) et une ressource analytique (à partir de cette position, on découvre le monde autrement).

Certain.e.s ajouteront, à juste titre, que ni la position ni l'expérience ne sont données à l'avance, qu'il faut donc la *faire importer* cette expérience, la *fabriquer* cette position, et que d'ailleurs toute personne, dans son expérience, dans sa position, est multiple. Il faut donc faire le choix de la dimension que l'on veut mettre en avant. Par ailleurs, il est évident que nul n'a accès direct au réel (ni même par la simple force de l'expérience) et qu'il faut donc rendre compte des agencements et des médiations techniques, politiques, sociaux et économiques dans lesquels et par lesquels l'expérience peut avoir lieu. Bref, toute explicitation de situation rend compte des appareillages sociétaux et des histoires longues (collectives et personnelles) qui se trouvent nécessairement impliqués dans la production d'un discours.

On peut se demander pourquoi ces chercheur.e.s et militant.e.s se donnent tant de peine à se positionner, à expliciter la situation... La réponse est simple : pour contrer l'objectivité qui se prétend être neutre, totalisante et toute puissante. « L'état des faits est celui-là » est une phrase que l'on peut entendre tant dans l'arène académique que dans l'arène militante; phrase qui désigne bien l'objectivité omnipotente, phrase qui prétend venir de nulle part et qui fait taire toute voix contraire; phrase dont les féministes ne veulent plus. C'est pourquoi elles se situent, ne cessent de le faire et répètent à chaque occasion d'où elles parlent *quand* elles parlent. En résumé, l'on pourrait dire que les savoirs situés sont devenus une affaire de positionnement et d'explicitation des conditions de possibilité de la prise de parole elle-même. Une exigence donc.

Et cette reprise est juste. En effet, en 1988, lorsqu'elle introduit les savoirs situés, Haraway les définit ainsi : « Je voudrais une doctrine d'objectivité *incorporée* qui accueille tous les projets féministes paradoxaux et critiques sur la science, objectivité féministe signifiant alors tout simplement 'savoirs situés'. » (Haraway 2007 (1988) p. 115) Les savoirs situés sont le nom donné à une doctrine d'objectivité incorporée. Haraway précise qu'à partir du moment où l'on accepte l'idée (perspectiviste) selon laquelle tout savoir est nécessairement partiel (aucun savoir n'occupe tout le terrain, ni ne détermine-t-il celui-ci une fois pour toutes), il faut se poser les questions suivantes : d'où voit-on? avec quels instruments voit-on? grâce à qui et à quoi voit-on? (Notez le verbe *voir* plutôt que *parler*, on pourra y revenir si vous le souhaitez)

Incorporée : le corps de toute recherche est *étendu*. Il comporte tout ce qui permet à la chercheuse d'établir un savoir et il faut que celle-ci en rende compte pour ne pas occuper toute la

place et permettre aux confrontations et/ou alliances entre savoirs partiels d'avoir lieu. Autrement dit, on pourrait croire que notre acceptation des savoirs situés aujourd'hui est assez fidèle aux intentions exprimées en 1988. Toutefois, à mon sens, une telle interprétation des savoirs situés est pauvre et appauvrissante. Le texte de 1988 que nous avons appelé, avec Fabrizio Teranova, le *Manifeste des savoirs situés* parce qu'il est programmatique, apporte d'autres éléments. Haraway dit bien qu'il s'agit d'une doctrine (un ensemble de principes auxquels on tient, on croit, on décide de croire parce qu'on estime les effets bénéfiques) ; doctrine qui serait peu de choses si elle se résumait à la simple sommation de se situer.

Construire le monde en le décrivant

Dans le *Manifeste des savoirs situés*, trois ingrédients font que ceux-ci ne peuvent être réduits à n'être qu'une affaire de positionnement et d'explicitation de la situation. Le premier ingrédient est, dans les termes utilisés par Haraway, « l'appel aux mondes réels ». Les savoirs situés visent à récupérer notre capacité à en appeler aux mondes réels (Zitouni 2012, p. 53), et ce malgré le fait que nous savons pertinemment bien que la plupart des rédactions et découvertes scientifiques ont été guerrières, post-coloniales, pacificatrices, et qu'elles servent le plus souvent les intérêts de l'ordre établi. Nous voulons récupérer la capacité d'enquêter c'est-à-dire de miser sur des comptes-rendus fidèles du monde qui devraient nous aider à construire le monde qui vient. Fondamentalement, il y a là du désir. Nous avons soif et désirons la connaissance, les explorations, les expérimentations. Nous voulons sortir de nous-mêmes et nous connecter aux mondes réels, au pluriel et en devenir, par et à travers nos écrits. Ce désir ne peut en aucun cas être amputé, malgré la critique fondée qu'on peut faire des sciences.

Le premier ingrédient est donc l'appel aux mondes réels, appel auquel les femmes répondent et dont elles réalisent le potentiel par la force de leurs écrits, des enquêtes et des explorations qu'elles mènent lorsqu'elles fabriquent des savoirs. La curiosité et l'amour de la science (ou du savoir), la curiosité et l'amour du monde (de ce qui nous dépasse, des organismes, des territoires, des dynamiques sociales), sont au cœur de la doctrine des savoirs situés.

Le deuxième ingrédient pousse l'exigence un cran plus loin et nous permet de comprendre à quel point l'acceptation qui est faite des savoirs situés, est pauvre. Je cite Haraway:

« Un 'détachement passionné' (Kuhn, 1982) demande plus qu'une partialité reconnue et autocritique [notons-le!]. Nous sommes aussi tenues de rechercher une perspective à partir de ces points de vue qui ne peuvent jamais être connus à l'avance, qui promettent quelque-chose de plus extraordinaire, c'est-à-dire un savoir capable de construire des mondes moins ordonnés par les visées [en anglais : *axes*] de la domination. » (Haraway 2007 (1988) p. 120)

Le *Manifeste* invite les chercheuses à construire une perspective à partir de points de vue qu'elles ne connaissent pas (encore), avec les résultats qu'elles ne maîtrisent pas (encore), dans un échange avec des inconnues qui les aideront à créer petit à petit un savoir digne d'être construit et revendiqué (Zitouni 2012, p. 56). Cela nous introduit au deuxième ingrédient. Il faut susciter « des mondes moins ordonnées par les visées de la domination ». La critique et la dénonciation ne suffisent plus. Il faut expérimenter des versions *décalées* de l'état-de-fait. En appeler aux mondes réels et être fidèle à ceux-ci, n'équivaut donc pas à se réclamer d'un quelconque réalisme. La fidélité narrative exige plutôt qu'on nourrisse, cultive, étoffe, la connexion au monde jusqu'à ce qu'un univers intéressant et excitant s'en dégage. Pour cela il faut savoir *fabuler*, spéculer, c'est-à-dire dramatiser et faire importer certaines dimensions (enfouies? ensevelies? décrédibilisées?) des mondes réels.

Résumons. Un, il nous faut en appeler aux mondes réels par la force des écrits, enquêtes et explorations que nous menons. Puis, deux, il nous faut susciter à partir de cet appel et de cette connexion, des versions *décalées* et des mondes moins ordonnés par les axes de la domination.

Le troisième ingrédient est le suivant. Il faut considérer les mondes réels comme autant de coyotes tricheurs c'est-à-dire comme étant actifs, rusés et empreints d'humour. L'humour, la récalcitance et la ruse deviennent des *attributs* des mondes réels. Non seulement nos terrains ou nos objets d'étude — si on peut les appeler ainsi — sont réactivés, pleins de *agency* comme on aime à le dire, mais en plus nous sommes nous-mêmes transformées par la présence du monde-coyote. Nous sommes dorénavant tenues par une double exigence rationnelle : le coyote exige que nous sachions nous-mêmes ruser, tricher, inventer, *afin d'être à la hauteur de ses forces à lui* ; et inversement, nous exigeons de lui qu'il soit actif, énigmatique, surprenant, c'est-à-dire à la hauteur de nos envies-de-monde (Zitouni 2012, p. 63)

Ce point est absolument essentiel et il a été oublié par celles, ceux, qui s'en réfèrent aux savoirs situés de ce côté-ci de l'Atlantique. Nous devons apprendre à rendre le terrain intéressant et plein d'enseignements. Parce qu'ils le sont. Parce que notre survie en dépend. Ou comme le dirait Rebecca Solnit : parce que notre âme en dépend (Solnit 2005 (2004) p. 105). Nous devons apprendre à parler et converser avec les mondes-coyotes, rusés et empreints d'humour. Cette proposition est d'ailleurs, il faut y insister, celle avec laquelle Haraway conclut le manifeste des savoirs situés (Haraway 2007 (1988) p. 135).

Vous l'aurez compris, en réalité, les trois ingrédients ne tournent plus autour de la chercheuse, en tant que positionnée, située, ou autre, mais autour des mondes qui l'appellent et auxquels elle répond, des mondes qu'elle suscite, qu'elle narre, qu'elle décrit en fabulant c'est-à-dire en dramatisant les dimensions intrigantes ; mondes qu'elle cherche à comprendre et à

construire en y prenant part et en les écrivant. Lorsque nous parlons des savoirs situés aujourd'hui, ce qui est absent sont les mondes *et* notre amour pour ces mondes. Les savoirs situés exigent de nous que nous portions le débat sur : qu'est-ce que ce monde auquel on a affaire, qu'on est en train de faire ? Une chose est sûre : nous sommes en train d'appauvrir la doctrine de l'objectivité féministe en la transformant en une simple question de positionnement et d'explicitation, lorsqu'en réalité, au cœur de cette doctrine, se trouvent nos envies-de-monde et le plaisir et la joie qu'il y a d'en faire, d'en fabriquer. C'est pourquoi, en guise de conclusion, j'aimerais vous parler du coyote des écoféministes et de l'idée du monde-comme-coyote.

Mondes coyotes

Je suis de plus en plus convaincue que la pratique des savoirs situés n'a de sens que pour ceux et celles qui s'engagent dans des réalités dont ils, elles, reconnaissent, le caractère *ambivalent*. *Ambivalence* veut dire : ce qui présente au moins deux valeurs, deux composantes, opposées ou non. Je suis de plus en plus convaincue que de vouloir fabriquer des savoirs situés n'a de sens que pour celles et ceux qui estiment que les camps des amis et des ennemis ne sont pas si clairement délimités, que le partage entre les bons et les méchants ne se fera jamais dans l'absolu mais que la ligne doit être tracée dans et à partir d'une situation à chaque fois concrète et problématique. Personne ne sort indemne de la dévastation en cours. Personne n'est innocent. Le terrain, tout le terrain, est d'office miné. Je suis de plus en plus convaincue que de vouloir susciter et fabuler des mondes décalés n'a de sens que pour ceux et celles qui suffoquent d'être constamment assaillis par ce qu'Isabelle Stengers et Philippe Pignarre ont appelé « les alternatives infernales » ; tel le choix entre le socialisme et l'écologie par exemple. Non, nous le refusons... Même les choix sont minés. Ou pour le dire encore autrement, je suis de plus en plus convaincue que les savoirs situés n'ont de sens que pour celles et ceux qui sentent le besoin — pour pouvoir penser et agir dans et pour un monde — de reconfigurer les repères, de redistribuer/relancer les cartes, de faire bouger les fronts et d'expérimenter des positions, des connexions, des perspectives décalées, dans et pour ces réalités ambivalentes.

Une seule chose est sûre : il y a dévastation. Le désastre est en cours. Et nous ne savons pas exactement qui ou quoi, en suivant quelle connexion, via quelle association, nous nous sortirons d'affaire. D'ailleurs on ne sera jamais sorti d'affaire une fois pour toutes. Le monde est foncièrement ambivalent. Il est intrinsèquement surprenant. Comme le dirait les écoféministes étatsuniennes (dixit Haraway en 1988!), il est coyote.

J'ai lu le très beau livre *Hope in the Dark* (2004) de Rebecca Solnit et je voudrais discuter avec vous d'un extrait (ma traduction, cf. chapitre 14) dans lequel Solnit propose, elle aussi, de considérer le monde comme coyote :

« Le Dieu de l'Ancien Testament règne de façon pesante sur un monde moral statique, mais pour ma part je pense que le monde est plutôt présidé par cette autre entité, le Coyote, déité indigène des *Native Americans* qui est indestructible, lubrique, désireux, hilarant et rusé ; encodeur filou qui erre et se perd dans la catastrophe [*stray into catastrophe*] et qui survit à celle-ci. De nombreux mythes des *Native Americans* envisagent la création première non pas comme création d'un monde parfait mais bien comme création d'un monde faille, imparfait, fêlé, que des créature drôles et imprévisibles ne cessent de fabriquer sans jamais terminer. Dans ce monde-là, il n'y a jamais eu d'état de grâce, de paradis, ni de chute. Il n'y a que création incessante, continue, et jamais terminée. Dans le monde de Yahweh, seuls les vertueux font le Bien, et la vertu est censée être récompensée. Dans le monde du Coyote, les choses sont bien plus compliquées. » (Solnit 2005 (2004) p. 105)

Solnit donne alors trois exemples de telles complications. A chaque fois, un trait du coyote est épinglé. Le premier exemple sert à faire sentir l'humour dont le monde est empreint. Solnit raconte comment le Viagra a sauvé de la mort des espèces menacées dont les humain.e.s se servaient jusqu'alors pour produire des aphrodisiaques. Ainsi, le viagra n'aurait pas tant pour effet l'augmentation d'une libido érectile que la survie d'animaux auparavant ciblés : « Qu'y a-t-il de plus comique que ce dépliage du monde dans lequel la fin *ultime* du Viagra est peut-être de sauver des espèces menacées? » (idem, je souligne, p. 106) Une deuxième série d'exemples suggère le caractère impur du monde-coyote et concerne les expérimentations écosystémiques dans les territoires indigènes et parcs naturels. Ainsi, par exemple, par des artifices, on a réussi à faire revenir le saumon dans le Lake Washington. Ces expérimentations sont critiquées par des écologistes qui les disqualifient comme n'étant pas assez « naturelles » mais Solnit conclut, avec l'historien environnemental Richard Whyte, qu'on sacrifie avec plaisir la pureté du naturel pour les possibilités concrètes et tangibles qu'ouvre le retour du saumon dans ce lac (idem, p. 108).

Finalement, troisième série, lorsque Solnit aborde la coprésence du Bien et du Mal dans le monde c'est-à-dire l'ambivalence au sens strict du terme (les choses *sont* ambivalentes selon elle, tel devrait être notre point de départ), elle cite l'exemple connu d'internet. Comme nous le savons tou.te.s, internet est d'une part produit du complexe militaro-industriel et outil de surveillance, et d'autre part, vecteur d'émancipation et instrument de rebellions. Il est les deux à la fois. Que faire et que penser de cela ? Le commentaire de Solnit vaut la peine d'être cité : « Au final, qu'est-ce qui peut être dit d'un médium qui est à moitié remplie de sites de porno ringards et qui en même temps ouvre la voie [à de telles rebellions, actions]? Que ceci [Just this: Coyote pisses on moral purity and rigid definition] que le Coyote s'en moque, fait sa promenade et s'en va uriner sur la pureté morale et les définitions rigides. » (idem, p. 109)

Etonnant, non ? Cela peut sembler trop simpliste mais selon moi, on a affaire là à de l'irrévérence et de la joie coyotes, certain.e.s diront populaires ou minoritaires, qui sont dans la lignée droite du rapport au monde qu'exigent les savoirs situés. Si ça vous plaît, j'ai encore un autre extrait à vous lire où Solnit se joint à d'autres féministes pour remercier Eve de les avoir sorties de cet endroit ennuyeux et sans relief qu'est le Paradis (!) Car le monde, le meilleur possible, jamais parfait, *et l'engagement qu'il requiert*, est le seul endroit, est la seule condition, qui permette de « se faire une âme » (idem, p. 105). Le Paradis ne requiert aucune action, aucun engagement pour advenir, le(s) Monde(s) oui. Solnit en vient alors à définir le militantisme comme un vase [*vale*] de fabrication d'âmes...

D'ailleurs, entre parenthèse, et ce sera le mot de la fin, il y a quelque-chose de très états-uniens (et religieux ? re-liant ?) dans tout cela car la nécessité de se fabriquer une âme, d'être présent au monde, fait fort penser à l'argument présenté par James Baldwin dans *The Fire Next Time* (1963). Peut-être n'y a-t-il pas chez Baldwin un monde coyote mais dans tous les cas, il y a tant chez Baldwin que chez Solnit un monde sans garanties, ni téléologie, qui demande à ce qu'on quitte la position de l'innocence et de la réflexivité critique (propres à ceux et celles qui se pensent être sans couleur, qui pensent être Blancs, comme le dit bien Baldwin). Un monde qui demande à ce qu'on se situe en y prenant part.

Ouvrons la discussion !

Bibliographie :

Donna Haraway, « Les savoirs situés » dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes*, Paris, éditions Exils, 2007 (1988).

Philippe Pignarre & Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste : pratiques de désenvoûtement*, Paris, éditions La Découverte, 2007.

Rebecca Solnit, *Hope in the Dark : The Untold History of People Power*, Edinburgh & New York, Canongate, 2005 (2004).

Benedikte Zitouni, « *With whose blood were my eyes crafted? (D. Haraway)* Les savoirs comme la proposition d'une autre objectivité » in : Elsa Dorlin et Eva Rodriguez, dir., 2012, *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, pp. 46-63.

¹ L'enregistrement vidéo de la conférence se trouve en ligne sur le site de l'ERG.

² Pour une version indéterminée et joyeuse de la fabrication de la pensée et du savoir, voir le GECO Groupe d'études constructivistes à Bruxelles, et le groupe d'écoféministes à Paris, dont Isabelle Cambourakis, Emilie Hache, Jade Lindgaard et Laurence Marty, e.a., et les chercheuses Vinciane Despret et Lucienne Strivay à Liège, que je remercie et qui m'inspirent tout.e.s. Ce texte s'est nourri des échanges que j'ai avec elles, eux, depuis des années.